

Eugénie, itinéraire d'une agent secret

Née en 1923 et décédée en 1945 à Ravensbrück, Eugénie Djendi est une de ces trop nombreuses déportées oubliées de nos mémoires. Pour réparer cette injustice, voici son incroyable destin raconté par deux historiens.

« *À la mémoire de notre petite fille, Eugénie Djendi, morte pour la France en février 1945 au camp de Ravensbrück (Allemagne) à l'âge de vingt-deux ans.* »

Voilà ce que l'on peut lire sur le caveau de la famille Demargot dans le cimetière du village d'Ucciani, dans la vallée de la Haute-Gravona, en Corse. Qui est cette Eugénie Djendi ? Personne, ou presque, ne se souvient de ce nom dans le village et il n'existe aucun descendant de la famille Demargot. Quand on interroge quelques Uccianais – ils se comptent sur les doigts d'une main – qui pensent en avoir entendu parler, on n'obtient guère de faits précis. Eugénie Mélika Manon Djendi vient au monde le 8 avril 1923 à Bône [aujourd'hui rebaptisée Annaba, NDLR], dans l'Est algérien. Elle est la fille de Salah Djendi, un propriétaire terrien algérien, et d'Antoinette Silvani, elle-même fille d'un couple de Corses originaires d'Ucciani. Son enfance se passe à Bône. Puis, après le divorce de ses parents en 1928, elle déménage avec sa mère vers Alger. C'est là que la Seconde Guerre mondiale les trouve. Après le débarquement des Américains en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942, une armée française commence à se reconstituer. Pour combler le manque d'effectifs, il est décidé de proposer à des femmes de s'engager pour rejoindre le service de santé ou les transmissions. Eugénie Djendi, dont la vie familiale n'est pas un long fleuve tranquille, décide de rejoindre le

Corps féminin des transmissions mis en place par le général Lucien Merlin⁽¹⁾. À la mi-janvier 1943, elle s'engage et devient l'une des premières « Merlinettes ». En avril 1943, elle est envoyée au combat pour participer à la fin de la campagne de Tunisie contre

espionnage, en particulier, exerçait son activité dans une branche du ministère de l'Agriculture, les « Travaux ruraux ». Avec l'invasion de la zone sud en novembre 1942, le commandement des services spéciaux s'est replié à Alger.

dans la banlieue algéroise, avec les Anglais et les Américains qui ont, eux aussi, une base d'entraînement dans la même commune.

Une mission trahie

Fin février 1944, elle est « positionnée » pour effectuer une mission en France qu'elle rejoindra par les airs à la pleine lune d'avril. Elle devra aider le responsable des Travaux ruraux à mettre en place un poste dans la région parisienne. Dans un premier temps, elle rejoint l'Angleterre par avion. Elle achève son entraînement dans la banlieue de Londres et, surtout, quitte son identité pour ne plus exister que sous le nom d'agent qu'elle s'est choisi. Désormais, elle se fait appeler Jenny Silvani. Son départ pour la France a lieu durant la nuit du 9 au 10 avril 1944. Elle rejoint une base de la *Royal Air Force* à Tempsford, en Angleterre, s'embarque avec deux autres agents, Georges Penchenier, alias « Lafitte », et Marcel Corbusier, alias « Leblond », dans le Halifax Y du 161st Squadron. Destination : un champ à l'est de Sully-sur-Loire dans le Loiret.

À son arrivée au sol, le trio ne trouve aucun des Français qui devaient l'accueillir, mais des Allemands qui attendent de pied ferme. Leur mission a été trahie. Même plus, elle a été organisée par des Allemands se faisant passer auprès des organisateurs de missions en Angleterre pour des résistants français.

Après de multiples interrogatoires à Paris par les agents de la Gestapo, Jenny Silvani est enfermée à la prison de Fresnes.



SHD de Caen

Photo d'Eugénie Djendi transmise par Paule-Marie Demargot, lors de la recherche sur sa petite-fille. Document issu du dossier AC21P 481079, conservé par le Service historique de la Défense (SHD) de Caen.

les troupes du maréchal Rommel. Durant cette période, Eugénie Djendi est repérée par les services du contre-espionnage de l'armée. Malgré l'armistice de juin 1940, un certain nombre de membres des services spéciaux de l'armée ont poursuivi leurs activités, camouflés au sein de différentes administrations. Le contre-

En octobre 1943, Eugénie Djendi rejoint les services de la Sécurité militaire française et devient agent secret. À partir de ce moment, il lui faut se former pour ses nouvelles missions. Elle s'entraîne donc au combat rapproché, à l'action clandestine et au parachutisme avec les troupes du bataillon de choc à Staoueli,



Le jardin Eugénie-Malika-Djendi a été inauguré le 2 juillet 2015 dans le XV^e arrondissement de Paris, en présence notamment de Marie-Jo Chombart de Lauwe, coprésidente de l'Amicale française de Ravensbrück, et de Michèle Agniel, résistante au sein du réseau Bourgogne, déportée avec sa mère à Ravensbrück.

L'état-major allemand la maintient en détention, comme plusieurs autres agents en provenance d'Alger, sous étroite surveillance. Lorsqu'après le débarquement de Normandie, le 6 juin 1944, les troupes de libération se rapprochent de la région parisienne, les Allemands se rendent bien compte qu'ils vont devoir partir. Ils décident de déporter en Allemagne les derniers agents qui restent dans les prisons françaises.

Le 11 août 1944, après un passage par la prison du fort de Romainville et la gare de l'Est à Paris, les femmes sont envoyées à Ravensbrück. Jenny Silvani se retrouve dans le « camp des femmes » avec trois autres agents des Travaux ruraux, Suzanne Mertzisen, Pierrette Louin et Marie-Louise Cloarec. On lui attribue le matricule 61 138. Toutes quatre sont des officiers de l'armée française. Depuis leur départ de l'Angleterre, elles ont le grade de sous-lieutenant. À plusieurs reprises, elles demandent aux responsables du camp à être traitées en militaires et à quitter ce camp, qui regroupe essentiellement des déportées politiques. Courant décembre, elles sont reçues assez aimablement par les dirigeants du camp, pour « examiner » leur situation. Confiantes, elles se rendent à un nouveau rendez-vous le 18 janvier 1945. Certaines

de leurs camarades n'ont pas les mêmes espoirs. À 16 h 30, elles sont emmenées vers les ateliers de l'usine Siemens et dépouillées de leurs principaux vêtements. Peu après, celles qui sont restées dans les baraques entendent des coups de feu. Jenny Silvani et ses trois camarades ne réapparaîtront pas pour l'appel du soir du block 15...

Pour la reconnaissance

Si le martyr d'Eugénie Djendi a pris fin, celui de sa famille n'en est qu'à ses débuts... Avec la capitulation allemande le 8 mai 1945 et la fin de la guerre, sa mère en Algérie et sa grand-mère en Corse attendent le retour de la « petite ». Dans un premier temps, elles activent la voie officielle, le ministère responsable des prisonniers, déportés et réfugiés, qui s'adresse à son tour au commandement des forces d'occupation à Berlin pour obtenir des informations des autorités soviétiques. Ce sont les troupes soviétiques qui ont libéré le camp de Ravensbrück le 30 avril 1945. Ce circuit est relancé plusieurs fois... mais aucune information ne leur revient. À chaque nouvelle bribe d'information, elles sollicitent une ou plusieurs nouvelles institutions. Une photo de plusieurs déportées paraît dans la presse. Elles interrogent la légation de Suède et la Croix-Rouge. Mais c'est une camarade déportée

qui vient détromper Antoinette Silvani: ce n'est pas Eugénie sur la photo. En 1948, sa grand-mère Paule-Marie a connaissance d'une conférence prononcée par le général Merlin au cours de laquelle il a évoqué la possibilité de la mort des quatre agents des Travaux ruraux. Aussitôt, elle se retourne vers le Secours catholique, qui, à son tour, relance le ministère des Anciens Combattants et victimes de guerre et le Service de documentation extérieure et de contre-espionnage (SDECE), puisqu'il s'agit d'un agent des services spéciaux. Cette fois, les autorités militaires admettent enfin la probabilité de la mort d'Eugénie Djendi. Pour les détails, le rédacteur du courrier ne manque pas de renvoyer vers le livre de Renée « Rosane » Lascroux *Terre de cendres*, qui lui semble bien documenté.

Nous sommes en avril 1948. Il aura fallu plus de trois années pour que sa famille connaisse, enfin, les circonstances de la mort d'Eugénie Djendi.

La recherche historique est affaire de traces qu'il faut trouver, identifier, qualifier, mettre en regard les unes avec les autres pour tenter de faire émerger une réalité. Nous n'avions pas grand-chose à nous « mettre sous la plume » pour établir cette biographie.

Tant que Paule-Marie, sa grand-mère, est restée en vie – elle décède en 1963 – le souvenir d'Eugénie était entretenu. Celles et ceux qui sont entrés dans sa petite maison au cœur du village d'Ucciani se souviennent de photos sur un meuble constituant un oratoire de fortune. Mais ensuite, faute de famille, cette maison a été vidée et vendue. Tous les documents qui auraient pu exister ont disparu. Antoinette Silvani s'est installée au Sénégal. On n'a plus parlé d'Eugénie Djendi.

Son parcours singulier a aussi contribué à ce que son souvenir ne soit pas pris en charge par les organismes chargés de la mémoire institutionnelle. Engagée en Algérie dans un pays placé sous le gouvernement de Vichy, elle ne faisait partie ni des Forces de l'intérieur ni des

troupes gaullistes qui ont été mises en lumière par la mémoire collective, à la sortie de la guerre. Militaire, elle n'a pas été déportée pour des motifs de choix politiques ou de convictions religieuses. Femme dans une armée quasi exclusivement masculine à l'époque, elle ne correspondait pas au « profil » du combattant que l'on souhaitait glorifier. Agent, elle est restée secrète, ne laissant aucune trace derrière elle. Elle fut une patriote qui mourut assassinée pour ses convictions. En juillet-août 2020, nous avons animé des conférences-dédicaces à Ucciani, Ajaccio et Cargèse, en Corse, pour faire connaître Eugénie aux habitants de l'île de beauté.

DOMINIQUE CAMUSSO

ET MARIE-ANTOINETTE ARRIO (*)

(1) Né en 1890 et décédé en 1982. En novembre 1943, cet officier, originaire du Mans (Sarthe), est nommé directeur général du service des transmissions. À partir du 22 avril 1944, il est chargé des transmissions des Forces terrestres en Afrique du Nord.

La Vie brisée d'Eugénie Djendi, un livre de Dominique Camusso et Marie-Antoinette Arrio, éditions l'Harmattan, mai 2020.



(*) Dominique Camusso.

Titulaire d'un DEA de sciences humaines, il a travaillé de nombreuses années dans le domaine de la formation professionnelle sur laquelle il a écrit trois ouvrages. Actuellement, il se consacre à la rédaction de parcours biographiques au cours des conflits du XX^e siècle.

(*) Marie-Antoinette Arrio.

Titulaire d'une maîtrise d'Histoire moderne et contemporaine, elle a enseigné de nombreuses années l'Histoire et la Géographie dans des collèges et dans des lycées. Ses recherches ont pour but de maintenir vivante la mémoire des combattants corses de la Seconde Guerre mondiale.